

KWARTALNIK NEOFILOLOGICZNY, LXVI, 2/2020  
DOI 10.24425/kn.2020.132857

JAN KAZNOWSKI  
(UNIWERSYTET WARSZAWSKI)

## UNE ÉCONOMIE DE LA PENSÉE CHEZ LE JEUNE BALZAC

### ABSTRACT

In his works from maturity, Honoré de Balzac tries to formulate a philosophical system describing the role of the thought and its impact on human life. Those reflections originate already in his early works since 1818, in his philosophical notes, and later in the novels from the 1820s, as well as in other texts. His opinions develop in a certain “economy of thought” through which are expressed dialectics of thought, will and vital energy.

KEYWORDS: BALZAC, THOUGHT, ECONOMY OF THOUGHT, SYSTEM, *LA COMÉDIE HUMAINE*, EARLY WORKS OF BALZAC, VITAL ENERGY, WILL

### STRESZCZENIE

W swojej dojrzałej twórczości Honoriusz Balzac próbował sformułować system filozoficzny definiujący rolę myśli i jej wpływ na życie ludzkie. Początki tej refleksji występują już we wczesnej twórczości pisarza, począwszy od roku 1818, w jego notatkach filozoficznych, a potem w powieściach pierwszej połowy lat dwudziestych i innych tekstach. Poglądy Balzaka na ten temat można ująć w swego rodzaju ekonomię myśli, poprzez którą pisarz tworzy swoistą dialektykę myśli, woli i energii życiowej.

SŁOWA KLUCZOWE: BALZAK, MYŚL, EKONOMIA MYŚLI, SYSTEM, *KOMEDIA LUDZKA*, WCZESNA TWÓRCZOŚĆ BALZAKA, ENERGIA ŻYCIOWA, WOLA

On nous avertit, à raison, qu’il ne faut pas céder à l’« obsession idéaliste » de vouloir « considérer les débuts de Balzac comme la promesse de ce que l’avenir attendait de lui » (Diethelm 2010 : 113). C’est pour cela que je préfère parler d’une économie, et non pas de l’économie de la pensée du jeune Balzac. Cette économie serait ici une ou des tentatives du jeune écrivain de définir et de tirer des conséquences pratiques du rôle et de l’impact que la faculté de pensée exerce sur la vie, le bien-être de l’homme et son rapport aux autres<sup>1</sup>. Trop tôt, toutefois, d’ériger

<sup>1</sup> La critique ayant très largement étudié le phénomène de la pensée chez Balzac en général, le terme d’« économie de la pensée » n’est pas nouveau et apparaît souvent au sens littéral (*économiser, ne pas dépenser trop*). Voir par exemple, parmi beaucoup d’autres, *Balzac disciple et juge de Jean-Jacques Rousseau* où Raymond Trousson analyse « l’économie du mouvement et de la pensée » chez l’un des personnages de *La Comédie humaine* et le rôle de la pensée dans l’univers balzacien (Trousson 1983 : 198 ; 191-210). Quant aux premiers écrits et les théories du jeune Balzac, ils sont encore assez peu connus en Pologne, le but de mon article est donc d’attirer l’attention des chercheurs polonais sur cette problématique.

ces considérations en une sorte de système. Max Andréoli, en écrivant son incontournable *Système balzacien*, avait lui aussi renoncé, à dessein, à incorporer dans son étude la période de la jeunesse de l'écrivain. Car le Balzac d'avant 1829 (la date de parution du *Dernier Chouan*, son premier roman signé) cherche encore et sa voie, et sa philosophie. En effet, ce qu'on tend parfois à oublier, l'Honoré de 20 ans ne savait pas encore qu'il serait l'auteur de *La Comédie humaine*, même si, déjà, de ses premiers écrits, d'une richesse surprenante, se dégagent certains traits de sa pensée ou certains thèmes repris ensuite dans son œuvre de maturité. Dans son œuvre qui, justement, se voudra un système. Selon Pierre-Georges Castex, c'est progressivement que « Balzac aperçoit [...] l'unité de sa création en devenir. Depuis longtemps, il portait en lui-même 'le germe d'une haute synthèse' ; mais il n'avait pas 'embrassé d'un coup d'œil l'étendu du canevas qu'il remplit chaque jour' » (Castex 2009 : XIV). Nous nous rappellerons ici aisément cette unité de composition de l'univers que Balzac évoquera dans son grand « Avant-Propos » (Balzac 2009 : 7-8). Mais il ne s'agit pas que de découvrir cette unité et de la définir. Par la plume de Félix Davin, un de ses collaborateurs, le Balzac de 1835 dira également : « Il ne suffit pas d'être un homme, il faut être un système » (Davin 2009 : 1151, après Castex 2009 : XIV-XV, cf. Citron 2008 : 1185).

Le mot « système » apparaît souvent dans *La Comédie humaine* sous différentes acceptions. Depuis sa jeunesse, Honoré essayait déjà de définir le principe du monde, s'en former une vision compacte. Ses personnages de *La Comédie humaine* agissent eux aussi selon un système, en le sachant ou pas. Ou dans le cadre d'une certaine *économie*. Certains d'entre eux sont des démiurges à l'image de leur auteur. Suivre un système serait donc, pour Balzac, voir, observer, appliquer et agir. Et non pas subir passivement. Il y a chez la plupart de ses personnages, une ambition, une idée fixe. Mais non pas une force égale de volonté ou une égale profondeur de pensée. Il y a des ratés qui périssent faute de volonté suffisamment grande, d'autres deviennent la proie de ceux qui savent s'imposer. Il y a enfin ceux qui, en comprenant la force destructrice de la passion, se repentent ou agissent dans les coulisses du théâtre du vice et des ambitions effrénées qu'est Paris, pour les contrebalancer, ou se retirent du monde. Volonté, puissance, désir, et encore la passion qui pourrait les résumer, sont au cœur de l'œuvre balzacienne. « La passion est toute l'humanité, nous dit Balzac. Sans elle, la religion, l'histoire, le roman, l'art, seraient inutiles » (Balzac 2009 : 16). Mais arrêtons-nous sur la pensée. Car elle est, elle aussi, l'un des principes de conservation ou facteur décisif de l'usure vitale. C'est pour cela que parler d'une économie de la pensée chez Balzac, que ce soit avant ou après *Les Chouans*, a un sens profond. Évidemment, la pensée n'est pas chez l'écrivain une force ou une faculté indépendante des autres facultés humaines. Avec notamment la volonté, elle constitue une certaine *codépendance* dont la portée est essentielle pour l'usure vitale. L'usure vitale, selon Maurice Bardèche, ou une certaine énergie vitale, sont le principe fondamental de toute *La Comédie humaine*, sinon de toute l'œuvre balzacienne. Cette thèse, proposé déjà en 1964 reste, à mon avis, pertinente. Un système balzacien (c'est aussi le titre du premier chapitre de l'essai de Bardèche)

serait un aperçu sur la conservation ou la déchéance en fonction de la force des facultés de l'homme, y compris de la pensée. Dans les écrits de jeunesse, cet aspect est également présent mais il semble trop risqué, nous l'avons déjà dit, de prétendre que ce fut le principe fondateur de la création d'avant 1829.

Avant de passer à cette période de jeunesse, je voudrais rapidement rappeler quelques exemples, bien connus d'ailleurs, de comment le Balzac mature formulait son *économie*.

Regardons d'abord les rapports de la pensée avec d'autres facultés selon le « système » que nous retrouvons dans *Louis Lambert* (qui connut sa version définitive en 1835). Pour le jeune Lambert, la Pensée, pour ne donner qu'un exemple, est « le produit quintessentiel de la Volonté ». « La Volonté est le milieu où la pensée fait ses évolutions ». « Ainsi la Volonté, la Pensée sont les deux moyens générateurs ; [...] la Pensée et les Idées sont le mouvement et les actes de notre organisme intérieur, comme les Volitions et la Volonté constituent ceux de la vie extérieure » (Balzac 2005 : 626).

Qu'en est-il de la pratique, ou du pouvoir réel de la pensée ? Nous connaissons la fin de Lambert qui succomba sous le poids de son génie et mourut très jeune. Il y a encore un autre exemple éclatant qui vient à l'esprit, c'est *La Peau de chagrin* (deuxième roman officiel de Balzac, de 1831). Ici, l'écrivain nous présente clairement le contraste entre la conservation par la pensée, et l'usure dont elle est la cause. Le jeune Raphaël de Valentin, ruiné, au bord du suicide, se décide à acquérir un talisman dans la boutique d'un vieillard mystérieux qui devine rapidement les passions dominant le jeune homme. Une opposition extrême, peut-être deux facettes d'une même chose. Voilà la théorie du vieillard :

L'homme s'épuise par deux actes instinctivement accomplis qui tarissent les sources de son existence. Deux verbes expriment toutes les formes que prennent ces deux causes de mort : VOULOIR et POUVOIR. Entre ces deux termes de l'action humaine il est une autre formule dont s'emparent les sages, et je lui dois le bonheur et ma longévité. *Vouloir* nous brûle et *Pouvoir* nous détruit ; mais SAVOIR laisse notre faible organisation dans un perpétuel état de calme. Ainsi le désir ou le vouloir est mort en moi, tué par la pensée [...]. En deux mots, j'ai placé ma vie, non dans le cœur qui se brise, ou dans les sens qui s'émoussent ; mais dans le cerveau qui ne s'use pas et qui survit à tout. Rien d'excessif n'a froissé ni mon âme ni mon corps. [...] Ceci, dit-il d'une voix éclatante en montrant la Peau de chagrin, est le *pouvoir* et le *vouloir* réunis. Là sont vos idées sociales, vos désirs excessifs, vos intempérances, vos joies qui tuent, vos douleurs qui font trop vivre ; car le mal n'est peut-être qu'un violent plaisir (Balzac 2008 : 85-87).

Rappelons que le vieillard au moment de prononcer ces paroles avait cent deux ans. Ici la pensée prend également une autre nuance, celle de la science.

Insensible à cette harangue, Valentin lui déclare son désir de mener une vie d'excès, une vie de passion. Ce qui se réalisera pleinement. La Peau de chagrin satisfera à tous ses désirs mais se rétrécira peu à peu comme signe de la déchéance de son propriétaire. La vie que Valentin se décide à mener finit par le tuer. On

retrouvera sans peine d'autres personnages ruinés, morts, ou menés à la folie par leurs passions, pensées incontrôlées, leurs obsessions ou idées-fixes (pour ne mentionner que Gambara, Balthasar Claës, Frenhofer). La pensée donc serait pour Balzac une arme à double tranchant. Il faut seulement savoir s'en servir. Pourtant l'auteur finit assez tôt, semble-t-il, par pencher vers une vision pessimiste : il déclare à travers la plume de Félix Davin et après Rousseau que « *l'homme qui pense est un animal dépravé* » (Balzac 2008 : 1211). La pensée étant « la cause la plus vive de la désorganisation de l'homme, conséquemment de la société » (Balzac 2008 : 1210). À un autre endroit, le docteur Benassis, le fameux *Médecin de campagne*, en parlant du suicide, dira : c'est « une pensée qui tue, non le pistolet » (Balzac 2007 : 570).

Voyons enfin quelques exemples d'une économie de la pensée dans les écrits de jeunesse.

Chez le jeune Balzac, la problématique est assez similaire. Il s'interroge également sur la formation de la pensée, mais aussi les deux aspects, conservateur et destructeur, sont présents. Dans certains cas, c'est Balzac qui représente ce phénomène en tant que narrateur, philosophe ou publiciste, dans d'autres, ce sont ses personnages qui suivent un système de pensée choisi et préétabli par eux.

Autour de 1818, Balzac travaille à ce que la critique connaît comme *Discours sur l'immortalité de l'âme*. Dans ses notes, riches et disparates, le jeune philosophe matérialiste et anticlérical qu'est le Balzac de cette époque (il a 19 ans), réfute l'immortalité de l'âme. Il s'interroge parallèlement sur une foule de problèmes évoqués par les rationalistes et les sensualistes, notamment Locke, Montesquieu, Malebranche et autres, il suit le dictionnaire de Bayle et puise dans l'*Encyclopédie*. Le fragment sur la formation de la pensée commence ainsi :

Essayons un moment d'employer toutes les forces de l'imagination humaine et les ressources de la Nature pour composer une substance matérielle pensante. Je suppose l'âme un lac d'eau que la moindre haleine du zéphir fasse rider, la ride se passe, l'impression a été faite, elle peut s'y graver malgré qu'elle n'existe plus.

Ce lac métaphorique, avec ses facultés de pouvoir communiquer ses impressions, devrait être placé dans le cerveau. Balzac continue :

Voyez le cœur doué d'une force active qui renouvelle toujours la masse du sang, et la nourriture y portant sans cesse de nouveaux esprits pour alimenter [cette] fumée [qui] va mettre en mouvement le lac du cerveau [...]. Ajoutez à cela les fibres des cinq sens, [...]. Imaginez des hommes à sang froid, échauffé, bilieux, etc., et d'après les qualités des tempéraments, des nerfs, des humeurs, des sangs, [...] suivez l'action des climats.

Et Balzac de conclure :

mais, me direz-vous, c'est fort beau, mais où est la volonté et la faculté de penser ? / Je vous répondrai, poursuit Balzac : serait-ce une folie de croire que l'évaporation brillante qui

l'élèverait de cette composition dût être la pensée et que de la pensée bien dirigée naissent l'imagination, le jugement, etc. ? (Balzac 1990 : 538-539)

Il est vrai que cette démonstration sert à prouver la matérialité de l'âme (même si le mot « esprits » est employé, ce qui est peut-être une inconséquence) mais on y voit déjà le goût de Balzac pour la physiologie et la présence du rapport PENSÉE-VOLONTÉ.

Voyons quelques exemples de la force conservatrice de la pensée. D'abord, à travers la science, le grand SAVOIR du vieillard de *La Peau de chagrin*. Il est décrit dans le roman de 1822, signé Horace de Saint-Aubin (pseudonyme de Balzac), *Le Centenaire ou les Deux Béringheld*. Ici, c'est l'exemple, extrême et bizarre, d'un autre vieillard qui utilise ses connaissances afin de se conserver au détriment des autres. C'est le vieux comte Maxime Béringheld, né en 1470 et toujours vivant au XIX<sup>e</sup> siècle. Il tient son énergie vitale des corps des jeunes filles égarées qu'il tue périodiquement pour s'assurer l'immortalité. Ce personnage vampirique, inspiré par *Le Moine* de Matthew Gregory Lewis, grâce à ses connaissances, a la capacité non seulement de vivre indéfiniment mais aussi de guérir les autres. Déjà, à cette époque, Balzac se fascinait par le magnétisme animal et les théories mesmériennes, la théorie des fluides, la « vision unitaire du monde » des magnétiseurs (Lorant 1999a : 843).

Voici une partie de la description physique de l'immortel Béringheld :

Le crâne du vieillard semblait ne pas avoir de peau, tant cette partie s'était identifiée avec le reste ; ce front caduc paraissait devoir plutôt appartenir à la minéralogie qu'à l'ordre animal : aussi, la première idée qui se présentait à l'esprit, à l'aspect de ce crâne comme pétrifié, c'était que l'Éternel l'avait formé du granit le plus dur [...].

Mais rien ne pourrait donner une idée des yeux de cet être étrange : leurs sourcils, sans couleur humaine, paraissaient comme le fruit d'une végétation forcée, et la main du temps, qui s'efforçait de les arracher, était évidemment combattue par une force supérieure. Dessous cette bizarre forêt de poils hérissés, s'étendaient au loin, sous le front, deux cavités noires et profondes, du fond desquelles un reste de lumière, un filet de flamme animait deux yeux noirs qui roulaient lentement dans leur orbite trop vaste pour eux [...] (Balzac 1999 : 871).

Passons, pour quitter cette figure frankensteinesque, à des exemples plus philosophiques à proprement parler. Je voudrais évoquer les personnages de deux romans antérieurs au *Centenaire* mais aussi de 1822, signés cette fois-ci Lord R'Hoone : l'oncle Barnabé de *Jean Louis ou La Fille trouvée* et le maître Trousse de *Clotilde de Lusignan ou le Beau Juif*. Il faut évidemment considérer les premiers romans de Balzac avec précaution. Le rôle de ses premières fictions consistait surtout à alimenter les cabinets de lecture et assurer un revenu à leur(s) auteur(s). Mais il n'y a rien d'abusif à y voir déjà des germes ou une manifestation des préoccupations réelles, politiques, philosophiques ou psychologiques de l'écrivain en devenir.

L'oncle Barnabé, personnage secondaire, est l'oncle de Jean Louis amoureux de Fanchette et qui doit prouver sa valeur auprès du père de celle-ci (duc de Parthenay) qui vient de la retrouver. De tous les personnages de l'histoire, Barnabé est le seul à garder toujours son calme inaltérable, ne se laissant jamais ébranler par aucune adversité. Il tient son équilibre stoïque de son attitude pyrrhonienne. De ce courant philosophique, Balzac aurait pu lire dans l'*Encyclopédie* : « [Pyrrhon] dit qu'il n'y avait rien d'honnête ni de deshonnête, rien d'injuste ni de juste, rien de beau ni de laid, rien de vrai ni de faux, et ce furent ses premiers mots... » (Lorant 1999c : 267). C'est vrai que, comme le souligne André Lorant, Barnabé, personnage mi-comique, mi-sérieux, sert à Balzac de moyen à exprimer ses critiques à l'égard de la société de son temps, de son point de vue de jeune héritier des Lumières et amateur des sciences. Néanmoins, Barnabé garde, ne serait-ce que superficiellement, tous les traits d'un pyrrhonien achevé, tout en gardant une certaine gaîté et s'assurant la sympathie du lecteur. Barnabé, selon le narrateur « l'un des plus ardents disciples de Pyrrhon », partait du principe que « tout est dans la nature » (Balzac 1999 : 286) et que l'on ne peut prononcer sur rien avec certitude, surtout dans une situation « *non liquet* » (en latin : « ce qui n'est pas clair »).

Voici un exemple de l'argumentation de ce pyrrhonien :

- Au diable la danse ; c'est la perte des jeunes filles !, [dit le père Granivel, le frère de Barnabé].
- Frère, dit alors le pyrrhonien [...], tu as tort de maudire la danse ; il y a du bon dans le plus mauvais, et il y a du mauvais dans le meilleur. Songe que si la danse a fait chopper plus d'une âme, elle a servi à redresser plus d'un corps. Les Juifs ont dansé devant le veau d'or, j'en conviens, mais David a dansé pareillement devant l'arche du Seigneur. Frère, il faut s'abstenir de prononcer *non liquet* (Balzac 1999 : 287).

Barnabé prépare en quelque sorte un personnage peut-être le plus représentatif, même si c'est caricaturalement et d'une manière volontairement ridicule, du principe d'une économie de la pensée exprimée par le désir de la conservation de soi. Il s'agit du maître Trousse, le médecin de Jean de Lusignan, l'ex-roi du Chypre. Comme lui, tous les membres de la suite et du mini-conseil de Jean sont conduits par leurs propres petits intérêts. « Ainsi, dit le narrateur, chacun parlait sa langue en voulant la faire parler aux autres, et cette toute petite cour avait encore ses intrigues [...] » (Balzac 1999 : 544).

Maître Trousse est l'objet des moqueries du narrateur tout au long de l'histoire. Même Roland Chollet, l'un des plus éminents et importants critiques balzaciens, encore en 1990 n'attribuait pas à ce personnage de rôle important dans l'évolution philosophique de son créateur (cf. Chollet, Guise 1990 : 1389), position qu'il atténua plus tard. Il faut, en effet, l'envisager avec le plus grand sérieux. Le fait qu'il soit représenté comme ridicule et plus que comique ne change rien à ceci. Une telle forme, comme l'on sait, ne permet parfois que plus aisément de véhiculer une pensée sérieuse cachée derrière une apparence légère.

Trousse ne visait que manque absolu d'inquiétude, absence de réflexion, longévité. Ici nous revenons au manifeste du vieillard de *La Peau de chagrin*. C'est aussi dans ce roman que Blondet, l'un des personnages préférés de Balzac, pose le problème d'une manière claire et tranchante : « tuer les sentiments pour mieux vivre, ou mourir jeune en acceptant le martyre des passions, voilà notre arrêt » (Balzac 2008 : 118, après Lorant 1999b : 520). Maître Trousse, tout en prodiguant des conseils aux autres personnages pour les instruire sur la manière de conserver leur énergie vitale, est néanmoins centré avant tout sur lui-même. « [L]e moi de Trousse, dit le narrateur, est le pivot du monde ». Pour lui, l'âme « n'a qu'une somme d'énergie » (Balzac 1999 : 602) qu'il faut conserver afin de s'assurer la longévité. C'est la vie en soi qui représente le plus grand idéal du maître Trousse. Les facteurs qui font perdre cette énergie sont les émotions et la pensée. « Les émotions du cœur et de l'esprit sont les plus grands fléaux de la santé, dit-il. La vie est tout, et chacun la gaspille » (Balzac 1999 : 552). Quant aux idées, Trousse prétend que

plus nous en perdons, plus la maladie a de prise sur nous [...], les nerfs sont la cause immédiate de nos douleurs ; et les nerfs, visibles ou invisibles, étant les agents immédiats de la pensée, la pensée les détériore et cause nos maladies et notre mort. Nos pères qui pensaient peu, se portaient bien ; et de nos jours, les maladies augmentent avec les sciences ! [...] les médecins dans quatre cents ans auront de la besogne ! (Balzac 1999 : 582)

Quand il lui arrivait de penser malgré lui, « sa grosse figure, nous dit le narrateur, ayant perdu sa gaieté égoïste, annonçait que la machine entière pensait » (Balzac 1999 : 662). Ce qui est curieux dans le roman, c'est que Trousse parvient à expliquer son système et se faire écouter uniquement d'une seule personne, le vilain Michel Ange, un cynique amoral, un homme qui vit exclusivement par la malice et la pensée, envoyé de Venise pour saboter l'ex-roi Jean de Lusignan. Pour Trousse donc, les maladies viennent du sang et des humeurs. Ce qui les met en mouvement, ce sont les nerfs qui répandent partout l'« humide radical » et le fluide vital par la force de la volonté. La pensée est l'agent de cette vivification. Selon Trousse :

la pensée est un produit auquel concourt le cœur, qui met en mouvement les atomes invisibles du cerveau... Voilà pourquoi un cœur, un estomac et un cerveau font un homme ; on peut tout lui ôter, s'il conserve cela, il vit... [...]. Or, [...] la pensée étant la clef de la voûte, une fois qu'on la tient, on domine la maladie et le malade... [...], on peut, en dirigeant la pensée, guérir, rendre malade, etc., je crois même que l'on peut rendre bête un homme d'esprit [...] (Balzac 1999 : 727-728).

Le narrateur nous informe vers la fin de l'histoire que Trousse, qui savait bien appliquer ses théories, mourut à l'âge de cent quatre ans à cause d'une chute, et en s'écriant : « Quel malheur d'être arrêté au milieu de sa carrière !... » (Balzac 1999 : 821).

Si on ôtait tout le comique, ne se rapprocherait-on pas de la figure sinistre du vieillard de *La Peau de chagrin* ?

Il y a une exception dans cette économie. Ceci vient d'un personnage réel dont Balzac, au moment où il était imprimeur, publia les œuvres complètes. Il s'agit de La Fontaine. *La Notice sur la vie de La Fontaine* de 1826 est d'ailleurs le premier texte imprimé signé du nom de Balzac. Ce poète qui savait « cultiver la Muse pour la Muse elle-même » est « le seul qui n'ait point expié le don de son génie par le malheur » (Balzac 1996 : 146). Il s'adonnait donc à ses extases poétiques continuelles sans se soucier du monde et de la toilette. Il n'en a pas usé sa force vitale mais a perdu progressivement sa pensée poétique. C'est elle qu'il finit par user à force de trop l'exploiter. Balzac achève sa *Notice* en remarquant que « le long usage de cette puissance concentrique de notre âme usa l'âme elle-même ; et pendant les dernières années de sa vie, si sa raison ne fut pas altérée, il est constant que le poète avait disparu » (146). Est-ce donc vraiment une exception ? Même si les « profondes extases » du poète ne provoquèrent pas la folie ou une mort prématurée, elles finirent néanmoins par éteindre la flamme du génie.

Avant de prétendre devenir « homme-système » lui-même, Balzac faisait véhiculer certaines théories à travers les personnages de ses premières fictions, se mesurant ainsi avec différentes conceptions philosophiques du problème que pose le phénomène de la pensée. Les quelques exemples mentionnés ci-dessus se concertent en une image d'une certaine économie de la pensée du jeune Balzac, appartenant, pourrait-on dire, à une anthropologie. Ils témoignent aussi d'un pessimisme qui accompagnera l'écrivain tout au long de sa carrière. On voit que Balzac essaie de trouver des solutions à l'impact néfaste de la pensée de l'homme et, pourtant, il n'abandonnera jamais son admiration pour cette pensée, pour le génie, qui se subliment parfois en une mystique, brûlant l'âme et le corps de ceux qui en sont porteurs.

## BIBLIOGRAPHIE

- ANDRÉOLI, M. (1984) : *Le système balzacien*, t. I-II, Lille.
- BALZAC, H. de (2009) : *La Comédie humaine*, t. I, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- BALZAC, H. de (2007) : *La Comédie humaine*, t. IX, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- BALZAC, H. de (2008) : *La Comédie humaine*, t. X, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- BALZAC, H. de (2005) : *La Comédie humaine*, t. XI, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- BALZAC, H. de (1990) : *Œuvres diverses*, t. I, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- BALZAC, H. de (1996) : *Œuvres diverses*, t. II, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- BALZAC, H. de (1999) : *Premiers romans*, t. I, LORANT, A. (éd.), Paris.
- BARDÈCHE, M. (1964) : *Une lecture de Balzac*, Paris.
- CASTEX, P.-G. (2009) : « L'univers de *La Comédie humaine* », in : BALZAC, H. de : *La Comédie humaine*, t. I, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- CHOLLET, R. / GUISE, R. (1990) : « Introduction » aux *Premiers essais*, in : BALZAC, H. de : *Œuvres diverses*, t. I, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.

- CITRON, P. (2008) : « Notice » à l'« Introduction par Philarète Chasles aux *Romans et contes philosophiques* », in : BALZAC, H. de : *La Comédie humaine*, t. X, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- DAVIN, F. (2009) : « Introduction » aux *Études de mœurs au XIX<sup>e</sup> siècle*, in : BALZAC, H. de : *La Comédie humaine*, t. I, CASTEX, P.-G. (éd.), Paris.
- DIETHELM, M.-B. (2010) : « Du nouveau sur le jeune Balzac », *L'Année balzacienne*, 2010/1, 113-200.
- LORANT, A. (1999a) : « Préface » au *Centenaire*, in : BALZAC, H. de : *Premiers romans*, t. I, Paris.
- LORANT, A. (1999b) : « Préface » à *Clotilde de Lusignan, ou Le Beau Juif*, in : BALZAC, H. de : *Premiers romans*, t. I, Paris.
- LORANT, A. (1999c) : « Préface » à *Jean-Louis*, in : BALZAC, H. de : *Premiers romans*, t. I, Paris.
- TROUSSON, R. (1983) : *Balzac disciple et juge de Jean-Jacques Rousseau*, Genève.